

ETC



Un rapport de proximité

Actions : Comment s'appropriier la ville, conservateur et commissaire : Mirko Zardini et Giovana Borasi, Centre Canadien d'Architecture. 26 novembre 2008 — 19 avril 2009

Véronique Leblanc

Number 87, September–October–November 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34891ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leblanc, V. (2009). Review of [Un rapport de proximité / *Actions : Comment s'appropriier la ville, conservateur et commissaire* : Mirko Zardini et Giovana Borasi, Centre Canadien d'Architecture. 26 novembre 2008 — 19 avril 2009]. *ETC*, (87), 48–50.



Actualités/Expositions

Montréal

Un rapport de proximité

Actions : *Comment s'appropriier la ville*, conservateur et commissaire : Mirko Zardini et Giovana Borasi, Centre Canadien d'Architecture.
26 novembre 2008 – 19 avril 2009

ardiner sur des terrains vagues, imaginer des chaussures capables d'emmagasiner l'énergie générée par la marche, installer des tentes en forme de voiture pour faire du camping urbain sur des espaces de stationnement, escalader des bâtiments, cartographier la ville pour échapper à son système de surveillance : autant d'actions qui invitent à repenser l'espace urbain, mais surtout à l'habiter, à l'exploiter de façon créative et critique. Réunissant des pratiques artistiques, architecturales, urbanistiques, activistes et citoyennes, *Actions : Comment*

s'appropriier la ville témoigne d'une prolifération d'actions visant à établir un nouveau rapport à l'espace, marqué par l'inventivité et l'ouverture de nouvelles possibilités. L'exposition propose de réfléchir sur la ville à partir de l'expérience de l'utilisateur, voire de redéfinir le rôle de ce dernier de manière à transformer le sens même de l'usage. Comme alternative à un usage prescrit, apanage des non-lieux décrits par l'anthropologue Marc Augé, elle propose un usage plus libre, qui s'inscrit dans la pratique quotidienne. S'il est nécessaire de s'appropriier la ville, c'est que l'espace urbain



n'est pas de nature à accommoder pleinement l'activité humaine qu'il abrite. L'appropriation suppose la réévaluation et l'adaptation de l'espace, mais également son détournement : détournement de sa fonction, de son usage, et du regard que l'on y porte. Ici, c'est à partir d'une accumulation d'actions que nous découvrons de multiples stratégies de détournement, qui répondent à autant de contraintes dictées par un usage planifié de l'espace. Profondément anticonformistes, ces actions tentent d'échapper de manière singulière aux codes définis de la ville, à ses règlements, à ses conventions sociales et à sa surveillance.

Agissant dans les failles juridiques d'une réglementation municipale, l'architecte Santiago Cirugeda maîtrise l'art de contourner les règles. Afin de pouvoir construire un balcon à un endroit où

on le lui interdit, il vandalise son propre immeuble en réalisant un graffiti et obtient ainsi l'autorisation d'ériger un échafaudage qui se transformera rapidement en un balcon. Ses *Recetas Urbanas* (Recettes ou ordonnances urbaines) sont des stratégies prêtes à l'emploi qui permettent d'exercer une architecture autonome. En écho à une tradition du vêtement initiée par Lygia Clark dans le domaine de l'intervention en milieu urbain, l'artiste Sarah Ross crée une série de vêtements rembourrés permettant de s'installer confortablement sur des éléments du mobilier urbain, précisément conçus pour éviter qu'on s'y attarde. Détournant l'usage prescrit du mobilier, ce costume, aussi ludique que dissident, révèle un dispositif d'exclusion largement répandu dans nos villes contemporaines. Il témoigne de l'impossibilité de trouver le confort dans des espaces destinés au passage, à l'intérieur d'une ville qui choisit de favoriser la circulation. Dans un tout autre registre, le groupe Urban Repair Squad, de Toronto, se joue des codes routiers en reproduisant, à l'aide de pochoirs, une signalisation de piste cyclable qui sillonnera illégalement les rues de la ville. L'action fait écho à celle d'un Mainer López qui trace, à l'aide de peinture rouge, un terrain de soccer sur une place publique, obligeant ainsi les joueurs à négocier un espace de jeu avec un mobilier qui lui préexiste. Enfin, c'est également en établissant des espaces ludiques dans la ville que les participants de l'Atelier d'exploration urbaine *Syn-* s'intéressent à d'autres potentialités du jeu. Leurs *Hypothèses d'insertions* consistent à installer des tables de ping-pong et de baby-foot dans des lieux résiduels, ou *interstices*, qui contribuent à repenser notre manière d'investir l'espace urbain en refaçonnant les interactions entre les participants. Ces dernières interventions, somme toute minimales, commentent une organisation de la ville axée sur l'omniprésence de la voiture, alors que la présence sans cesse accrue de mégastuctures destinées à la circulation automobile fracture le tissu urbain. Elles s'effectuent dans un contexte où l'enchevêtrement d'autoroutes, d'échangeurs et de viaducs génère de nombreux espaces résiduels et nuisent au maintien d'un rapport humain à la ville.

La présentation matérielle des actions dans l'exposition relevant de l'absolument hétéroclite, il faut signaler la conception judicieuse d'un matériel didactique concis, manipulable et facile à consulter. Parmi 99 actions qui s'incarnent dans des dispositifs de présentation variés, le spectateur navigue aisément. Il découvre avec toujours plus d'étonnement une profusion d'informations qui s'organisent comme une constellation dont la pluralité, la pertinence et la cohérence sont étonnantes. Par ailleurs, en mettant le public au défi de proposer la réalisation d'actions ou de partager diverses expériences d'actions par le biais de son site Internet, l'exposition déborde de son espace pour se disséminer dans l'espace de la ville. Celle-ci, en plus de projeter les idées qu'elle explore dans une dynamique de création qui se situe à l'extérieur de l'institution, réaffirme le rôle central des nouvelles technologies comme outil d'organisation, de partage et de diffusion pour de telles pratiques.

Pour l'ensemble des actions présentées, il s'agit de montrer, d'une part, comment l'organisation de l'espace de la ville nous construit, voire nous contraint, et d'explorer, d'autre part, la façon dont nous modifions l'espace de la ville dans lequel nous vivons. Si la ville définit nos manières de vivre et guide nos déplacements, l'action de celui qui l'habite ouvre de nouveaux champs de possibles à investir de manière concrète. L'exposition du Centre canadien d'architecture nous invite à saisir le plein potentiel des espaces et des objets, notamment dans une logique de recyclage. Si certaines actions s'avèrent prêtes à l'usage – comme adhérer aux activités de Freecycle, un groupe Internet qui permet d'échanger des offres et des requêtes de matériel à donner dans plusieurs villes du monde – d'autres mettent volontairement en œuvre des dispositifs utopiques, qui pointent une réalité en même temps qu'ils ouvrent une brèche vers une ville imaginée.



Transformant l'expérience quotidienne de façon plus ou moins perceptible, les actions rassemblées par les commissaires, Mirko Zardini et Giovana Borasi, attirent notre attention sur des enjeux urbains qui nous concernent. Alors que certaines actions revêtent un caractère local, relevant directement de contextes particuliers, il est également intéressant de constater que nombreuses sont celles qui pourraient aisément s'adapter à différents contextes. Il semble alors que la ville génère, aux quatre coins du globe, les mêmes types de démarches d'appropriation, qui permettent de détourner la logique de circulation et de consommation qui y prédomine. Par le caractère foisonnant et hétéroclite des actions qu'elle présente, l'exposition dresse un vaste portrait des enjeux actuels auxquels font face des centres urbains. Surconsommation,

surproduction de déchets, multiplication des dispositifs de surveillance, fragilisation de la sécurité alimentaire, présence envahissante de l'automobile, production de gaz à effet de serre, dépendance aux énergies fossiles et exclusion des individus marginaux sont au cœur des réflexions proposées par *Actions : comment s'approprier la ville*. Elles apparaissent comme des préoccupations criantes face auxquelles une population urbaine toujours grandissante à l'échelle planétaire sent l'urgence d'agir. Stimulante et féconde, l'exposition lance un véritable appel à l'action. Elle constitue une ouverture sur l'imagination des villes dont nous faisons l'expérience au quotidien, alors qu'il s'agit de redonner la ville à ses citoyens, ou du moins, de valoriser l'expérience de la ville à une échelle humaine. Au contraire d'une vision fantasmée de la ville, qui par une mise à distance nous la donne en spectacle, *Actions* institue un rapport de proximité entre le citoyen et l'espace qu'il habite. Elle fait de l'usager un acteur et de la ville un matériau. Ainsi, l'exposition renvoie l'image d'une ville constamment redéfinie par des usagers réinventant quotidiennement leur manière d'y vivre et de s'y déplacer dans une perspective plus durable. Elle nous propose d'être à l'écoute de notre propre expérience urbaine, si nous ne passons pas directement à l'action, et affirme ainsi la nécessité d'un engagement citoyen dans le devenir de la ville.

VÉRONIQUE LEBLANC

Véronique Leblanc détient un baccalauréat en Histoire de l'art de l'Université de Montréal et termine actuellement une maîtrise en Études des arts à l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches portent sur les enjeux de la relation à autrui comme processus de création en art actuel. Elle collabore également avec la revue *Espace Sculpture*.

Sarah Ross, *Action*, 2009.



Hermann Knoflach, *Marchemobile*, Vienne, Autriche; ailleurs dans le monde; depuis 1975. © Photographies par l'Institut de l'architecture de l'Université de Vienne.